

**Le général de
division
Élie de
VASSOIGNE
et la rue
Portalès**



Avertissement

Même si de nombreux combats ont été, dans la vie du général de division Élie de Vassoigne, ses plus beaux coups d'épée, ceux-ci n'ont pas été sciemment détaillés dans ce document, car le but poursuivi n'est pas de faire la biographie d'un officier général plus ou moins fidèle ou enjolivée, uniquement à partir de ses coups d'éclat, mais de livrer un peu plus qui était l'homme derrière l'officier.

Notre volonté est d'aller au-delà du respect légitime dû à un de nos Grands Anciens pour ses actes. Nous voulons également déclencher chez nos lecteurs cet élan de sympathie, voire d'affection, qu'Élie de Vassoigne mérite tant. Notre choix est donc de raconter un homme qui certes a appartenu à son siècle, mais qui a vécu, pensé, agi au fil des événements, au gré de son parcours et de ses passions, avec sa grandeur et ses misères, ses qualités et ses défauts ... comme nous !

Voici donc le récit d'une partie de la vie du général de Vassoigne, comme il aurait pu volontiers le faire lui-même, avec vous, devant une tasse de café au 12 de la rue Portalis !

**Le général de
division
Élie de
VASSOIGNE
et la rue Portalis**





« Ah ... les survivants de cette époque néfaste vous diront comme moi que dans ce moment effroyable rien n'était beau que de voir ce général électrisant sa division tout entière par son courage indomptable et son ardeur chevaleresque. »

(extrait de l'éloge funèbre du général de division Élie de Vassoigne par le docteur Laurent Bérenger-Féraud, président du Conseil supérieur de Santé de la Marine et ancien médecin de la Marine présent aux combats de Bazeilles en 1870)

Prologue

Si la mémoire du général de division Élie de Vassoigne est évoquée chaque année, par les Troupes de Marine, partout dans le monde, lors des commémorations des combats de Bazeilles, peu de lieux en France honorent de façon permanente le souvenir de ce grand chef militaire : une simple plaque marque sa maison natale à Rivière-Salée en Martinique où une rue porte également son nom, celui-ci fut également attribué à un quartier militaire à Hyères dans le Var, à une impasse à Baillargues dans l'Hérault et bien sûr à une rue de Bazeilles ! Certes, la mémoire d'Élie de Vassoigne est toujours ardemment défendue par l'association des amis du général de Vassoigne à Étretat où le général aimait séjourner. Mais à Paris où il aura vécu plus de trente ans, aucune marque n'évoquait dans notre capitale, le passage de ce grand serviteur de la France et des Troupes de Marine jusqu'à cette année 2024. En effet, une plaque est enfin dévoilée le 23 octobre 2024 au 12 de la rue Portalis. Car c'est à cette adresse que le général de division Élie de Vassoigne s'était installé avec sa famille en 1868 et où il finira sa vie le 3 novembre 1891. Une forme d'injustice est donc réparée.

Cette plaque au cœur de Paris, désormais livrée à la curiosité des passants, en encouragera certains à en savoir plus sur ce grand serviteur de la France, mais elle fera surtout, en permanence, témoignage d'un engagement exemplaire pour notre pays et elle assurera l'immortalité de son nom.

Élie de Vassoigne

(l'honneur et le courage)



"Mon brave père m'a confié un nom honorable et toujours honoré, c'est la seule fortune qu'il m'ait laissée, c'est un dépôt sacré qui ne s'achète pas avec des sacs d'écus, je suis donc très fier de pouvoir le transmettre aussi honorable et aussi honoré à notre cher enfant qui, élevé comme il le sera par nous dans les sentiments d'honneur, saura le porter aussi noblement que ses ancêtres."

(extrait d'une lettre écrite à son épouse Anaïs à propos de son fils Anicet par le Général de Vassoigne durant sa captivité à Dresde, le 13 octobre 1870)

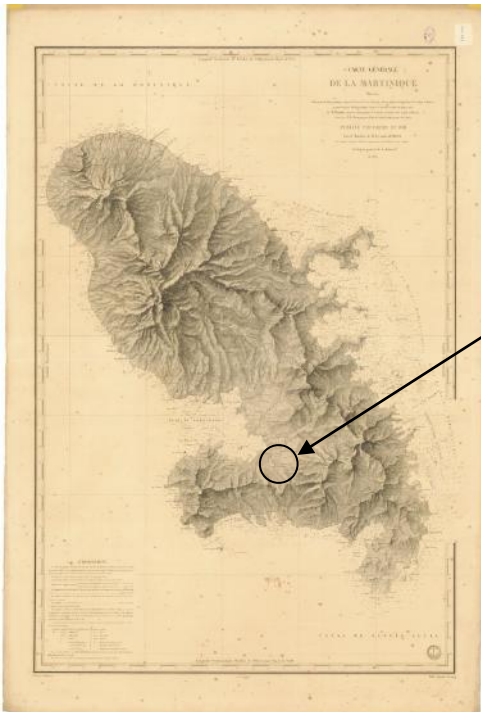
Élie de Vassoigne est issu d'une vieille noblesse terrienne, originaire du Soissonnais et venue s'installer en Charente depuis le XVIe siècle. Mais la Révolution allait précipiter sa destinée puisque son père, Élie Auguste, et ses oncles, René Élie et Auguste Marie, pour échapper aux lois révolutionnaires, émigrèrent en 1791 et quittèrent leur domaine familial de La Brechinie près de Grassac. Les trois frères de Vassoigne dont la devise familiale était « Dieu et le Roy », après avoir mené la campagne de 1792 dans l'armée des Princes, s'exilèrent à la dispersion de celle-ci, en Martinique alors sous contrôle britannique. Avec la paix d'Amiens de 1802 qui rendait la

Martinique à la France, les trois frères firent un serment de fidélité devant le préfet colonial et furent amnistiés. Nous sommes alors sous le Premier Empire, mais, en 1809, la Martinique est à nouveau sous la coupe de l'Angleterre et ne reviendra dans le giron français qu'en 1815.



Maison natale d'Elie Jean de Vassoigne

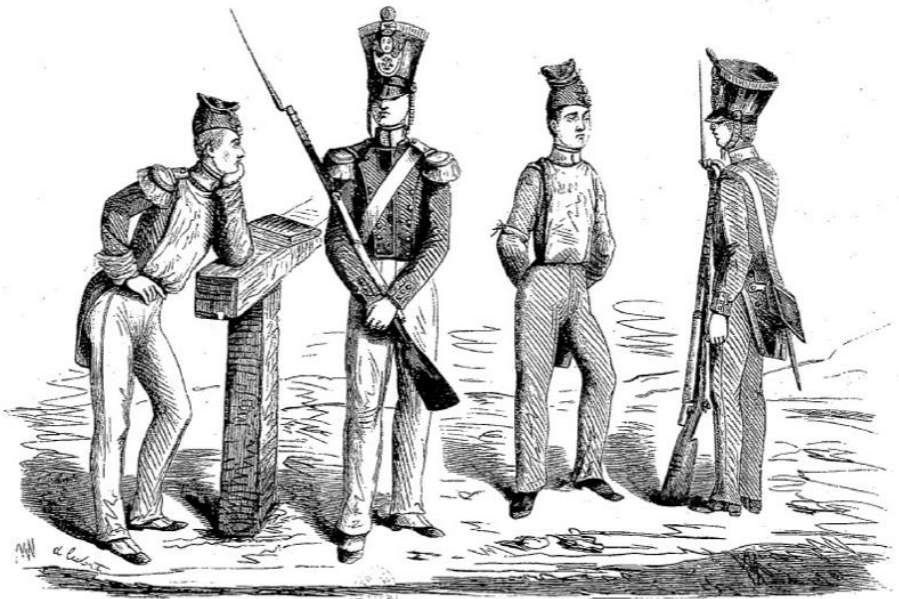
C'est dans ce contexte local particulier qu'Élie Jean de Vassoigne voit le jour le 27 mai 1811 à Rivière Salée, deux mois après l'écho des cent un coups de canon qui annonçaient la naissance du Roi de Rome à Paris.



*Carte générale de la Martinique
Gravure éditée en 1831
Bibliothèque nationale de France*



A l'adolescence, Élie de Vassoigne rejoint la métropole pour y faire ses études. Sous la Restauration, tous les établissements d'enseignement sont payants, y compris l'Ecole Royale Spéciale Militaire de Saint-Cyr dont il intègre la 10^e promotion le 11 novembre 1827. Les frais de pension et de trousseau constituent un lourd sacrifice pour son père, cadet d'une famille nombreuse dont le patrimoine avait été mis sous séquestre par la Révolution, qui tirait ses ressources du seul service de la colonie et qui comptait encore 9 enfants à charge. Élie le sait bien.

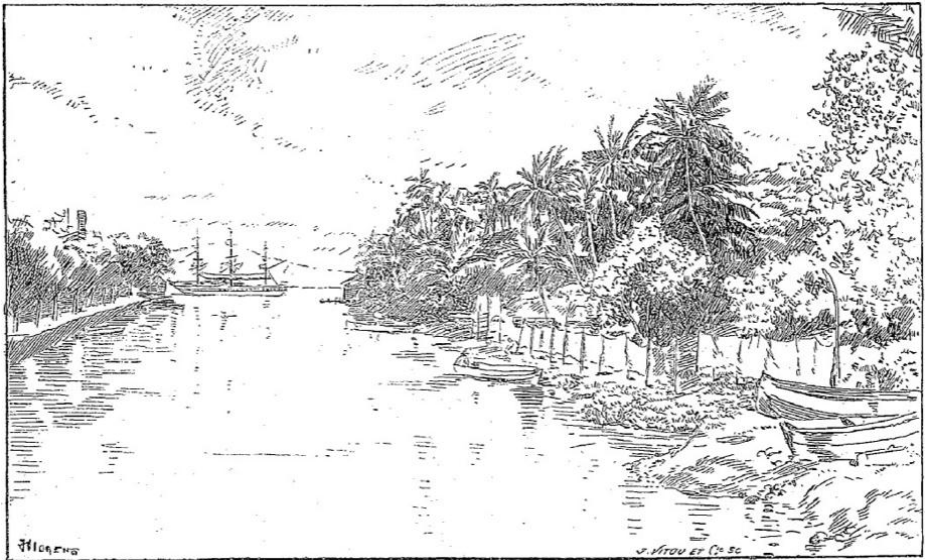


Ecole royale spéciale militaire (1818-1870).

Entré à Saint-Cyr, Élie y trouve une vie rude et une formation sans grande valeur. Les brimades y font la loi. Parmi ses camarades de promotion, certains se feront un nom dans notre

Histoire militaire comme Paul de Ladmirault, Edmond de Martimprey, Abel Douay ou Claude Decaen.

Promu sous-lieutenant le 1er octobre 1829, Élie de Vassoigne choisit le 45^e régiment d'infanterie de ligne. Ce choix ne devait rien au hasard car, depuis octobre 1826, le 45^e de ligne de Cherbourg avait reçu l'ordre d'aller tenir garnison à la Martinique avec deux bataillons. Ainsi Élie retrouve avec joie son berceau et sa famille qu'il chérit et à qui il veut apporter son soutien en reconnaissance des sacrifices qu'elle lui avait consentis.



En cette année 1830, la prise d'Alger en juillet va modifier toute la société militaire française. Ce même mois, les Orléans avaient succédé aux Bourbons et les années 1815 à 1830 consacrées à la rénovation militaire et où régnait un sentiment général de paix, allaient céder la place à un esprit nouveau. Avec la question algérienne, l'armée faisait peau neuve. En effet, pendant près de 20 ans, la conquête de l'Algérie amena en Afrique du nord de nombreux officiers vite enivrés par l'action et la poudre. Il s'y présentait de nombreuses occasions de briller et des perspectives de carrière éclatante pour les plus jeunes d'entre

eux. L'avancement et les honneurs créèrent une âpre compétition.

L'objectif d'Élie de Vassoigne était bien éloigné des nouvelles préoccupations de ces officiers. Lui voulait demeurer aux Antilles. Aussi, lorsqu'une ordonnance royale de 1831 créa deux régiments d'infanterie de marine consacrés au service des colonies et que le 45^e de ligne fut rendu en 1832 au Ministère de la Guerre, il n'hésita pas à rejoindre le 1^{er} de Marine nouvellement créé. Ainsi, il va servir 22 années aux Antilles (9 ans en Martinique et 13 ans en Guadeloupe) avec un bref intermédiaire de deux années à Brest de 1843 à 1845 et son service dans les Troupes de Marine allait durer 46 ans.



La vie aux Antilles au début du 19^e siècle était difficile. Sous les ardeurs torrides du soleil, les îles étaient bien souvent encore insalubres et responsables de nombreux décès par maladie. La société coloniale connaissait des révoltes et des soubresauts sociaux, auxquels s'ajoutaient les catastrophes naturelles qui s'accumulaient et navraient la population. Face aux sinistres, Élie de Vassoigne est un vrai Martiniquais, il est de ces hommes qui ne défont jamais et savent lutter d'autant plus ardemment contre le sort que celui-ci semble plus acharné contre eux. Depuis son retour aux Antilles, il va ainsi survivre aux ouragans de 1837, 1839, 1842, 1843, 1845, 1848, 1851, 1852, aux tremblements de terre de 1830, 1834, 1839 (qui rase Fort-Royal), 1843 (qui rase Pointe-à-Pitre), 1851, 1852 et même à l'éruption de la Montagne Pelée le 5 août 1851.

A ces misères dont il se relève à chaque fois, s'ajoute la douleur de perdre son père Élie Auguste de Vassoigne le 6 octobre 1842.

Mais il y a aussi, et heureusement, des moments de bonheur comme son mariage le 19 mai 1841 avec Mlle Louise Félicité Vernias, originaire de Guadeloupe. Elle a 20 ans et, certes, elle est d'une santé fragile, mais il lui offre l'amour, la protection et l'énergie de ses 30 ans.

Élie de Vassoigne va aussi vivre sur place la transformation de la société coloniale aux Antilles, celle qui l'a vu naître, notamment le 4 mars 1848 lorsque le gouvernement provisoire qui a renversé Louis-Philippe 1er rend un décret dans lequel il déclare que nulle terre française ne peut porter des esclaves.

A 7500 kilomètres de l'Algérie, bien loin des campagnes, des grades et des honneurs qu'y engrangeaient les officiers de sa génération, Élie de Vassoigne, demeuré dans l'ombre en restant dans les coulisses antillaises, risquait de devenir qu'un humble figurant de notre histoire militaire. Mais la guerre de Crimée allait en décider autrement. Le lieutenant-colonel Élie de Vassoigne va pour la première fois être placé en pleine lumière sous les feux de la rampe.

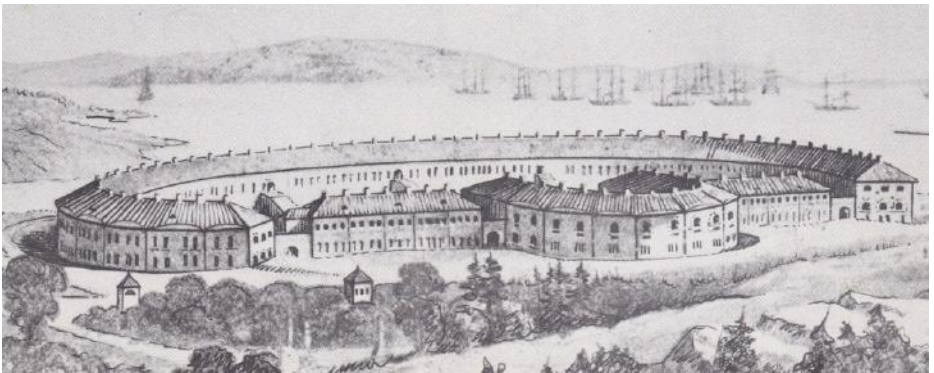


En 1854, Élie de Vassoigne a rejoint la métropole. La page des insurrections de juin 1848 était tournée, les officiers avaient prêté serment au Président de la République en 1852 et ils s'étaient désormais majoritairement conciliés avec l'Empire. Les Troupes de Marine ne jouissaient toujours pas d'une vogue considérable et les derniers classés à la sortie de Saint-Cyr y entraient sans fierté. Mais bientôt elles allaient, comme toute l'armée française, être mêlées à des guerres européennes sérieuses, et la première fut la Crimée.

Le 25 février 1854, l'empereur Napoléon III, approuve l'envoi d'une escadre française qui, alliée à la flotte anglaise, devra

participer au blocus de la Baltique. Sur place, la flotte russe est dans l'incapacité d'affronter les deux meilleures marines du monde. La Russie mise alors sur sa troupe et son artillerie. Or en mer Baltique, seul le site de Bomarsund, dans les îles Åland possède une forteresse flanquée de trois tours pour s'opposer à la force anglo-française. Elle devient, de fait, l'objectif à détruire pour cette dernière

La guerre à la Russie est déclarée le 3 avril et la flotte française lève l'ancre le 20 avril. Les conditions de vents et de mer sont très difficiles et ce n'est que le 12 juin que l'escadre française réussit à rejoindre l'anglaise dans le golfe de Finlande. L'objectif est donc la prise de Bomarsund forte de 2500 hommes et 112 canons. Or pour en garantir le succès le risque est trop grand sans l'appui de troupes terrestres suffisantes qui devront d'abord se lancer à l'assaut de ses tours. La France ne manque pas de soldats, elle fournira les troupes. L'Angleterre dispose, elle, de navires à vapeur qui se jouent des vents contraires, elle en assurera donc le transport.



La forteresse de Bomarsund en 1854 - dessin de Sverre Scott

Un corps expéditionnaire est constitué à Boulogne sous le commandement en chef du général Baraguey d'Hilliers. Le 15 juillet et les jours suivants, une troupe de 9552 hommes et 118 chevaux prend place sur les navires britanniques – ce qui un peu moins de quarante ans après Waterloo constitue un évènement.

Ce corps expéditionnaire quitte Calais en direction du nord et le 30 juillet il arrive en Baltique.

Le 8 août le débarquement débute, le 10 les premiers assauts sont lancés et deux tours tombent aux mains des alliés.

Le 15 août est le jour anniversaire de Napoléon III, il est décidé en conséquence de frapper un grand coup et d'attaquer la forteresse, mais il faut pour cela prendre la dernière tour qui résiste encore et qui se situe sur l'île de Prestö. La mission est confiée à Élie de Vassoigne avec 500 soldats d'infanterie de marine, quatre compagnies de débarquement des vaisseaux et 180 soldats de marine anglais. Le 16 août, l'action est résolument conduite et enlève à la garnison russe sa dernière chance de salut.



Le lieutenant-colonel de Vassoigne reçoit la capitulation de Prestö

A Paris le canon des Invalides apprend aux habitants de la capitale la première victoire de la guerre contre la Russie.

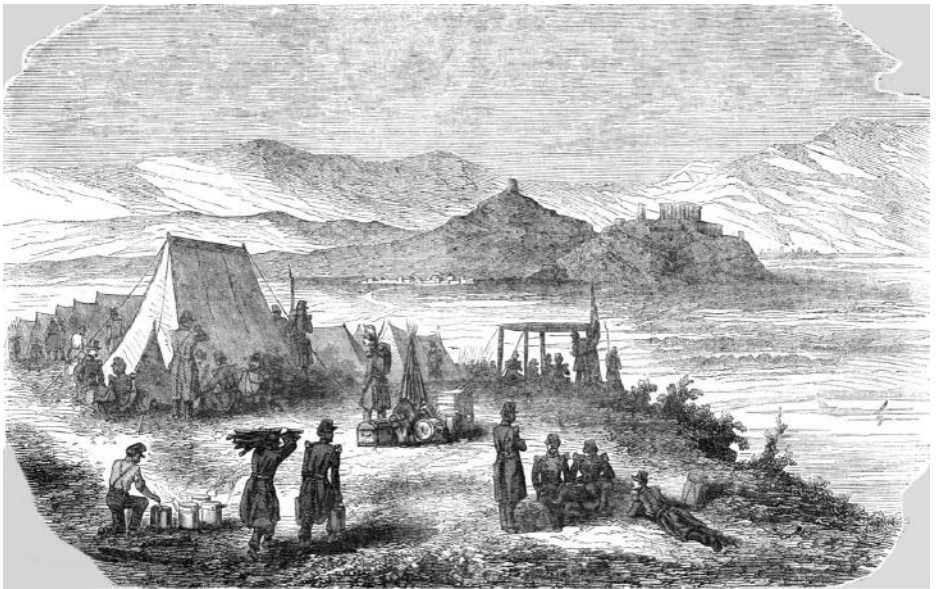
Mais l'ennemi le plus meurtrier de cette campagne en Baltique aura surtout été le choléra. Élie de Vassoigne va compter 14 victimes de cette maladie parmi ses hommes. C'est avec un soin pieux qu'il organise avec ses compagnies d'infanterie de marine la sépulture de leurs défunts. Il en sera toujours ainsi, entre Élie

de Vassoigne et les Troupes de marine, il y aura toujours plus que de l'esprit de corps, mais bien ce qu'il faut appeler un esprit de famille, ce qui ne l'empêchait pas d'être très exigeant et de ne jamais transiger sur l'ordre et la discipline.



Alors que la guerre de Crimée avait éclatée, la Grèce qui subissait l'influence russe, voulut prendre parti contre le Sultan turc, allié des Français et des Britanniques. C'est ainsi que le 21 mai 1854, le Pirée fut occupé par un corps expéditionnaire franco-anglais qui étouffa ces velléités.

De retour de la Baltique, Élie de Vassoigne prend le commandement en novembre 1854 des troupes du corps français d'occupation en Grèce qui est maintenu sur place.



Occupation du Pirée par les troupes françaises - 1854
Illustration parue dans le *Cassells Illustrated Family Paper*

La ville d'Athènes est alors toujours ravagée par cette épidémie de choléra importée au Pirée au mois de juillet par le paquebot l'Alexandre qui se rendait à Constantinople. Les deux tiers des Athéniens avaient fui leur capitale, même le maire s'était échappé ainsi que les ministres, aucun service public ne fonctionnait, tous les magasins étaient fermés et il était extrêmement difficile de trouver du pain, puis la vague épidémique s'arrêta au début du mois de décembre 1854, laissant des milliers de morts derrière elle.

Le soulèvement grec de 1821 avait soulevé la sympathie des Européens. Il y avait même eu un grand élan romantique pour ce pays, mais trente ans plus tard cette passion était retombée. La Grèce apparaissait maintenant comme « peuplée de brigands », livrée à l'instabilité politique et il fallait la mettre sous tutelle. Même s'il en appréciera l'art antique, Élie de Vassoigne ne découvre pas la Grèce enseignée par ses professeurs, celle des glorieux souvenirs de Sparte et d'Athènes, mais il n'est ni poète, ni aventurier. Il est venu en Grèce en militaire avec le sens du devoir à accomplir et il y remplira sa mission jusqu'à l'été 1856. A titre personnel, il aurait voulu participer à la campagne de Crimée, mais le commandement n'accèdera pas à sa demande faite en 1855.



Le 22 septembre 1856, Élie de Vassoigne est nommé colonel et prend le commandement du 3^e Régiment d'infanterie de Marine à Rochefort-sur-Mer où la Charente va à la rencontre de l'océan qui ouvre la ville au monde.

La France et l'Angleterre n'ont pas obtenu la ratification du traité de Tien-tsin de juin 1858 par l'empereur de Chine qui devait, entre autres, autoriser des délégations étrangères à Pékin. L'accès restait toujours interdit. Une première tentative d'une

flotte franco-anglaise de remonter l'embouchure du Peï-Ho en juin 1859 jusqu'à Pékin avait tourné au désastre.

En conséquence, fin 1859, un corps expéditionnaire de 8000 hommes sous les ordres du général Cousin Montauban est mis sur pied. Le colonel Élie de Vassoigne y est désigné comme commandant l'infanterie de marine avec son régiment. Les premiers appareillages ont lieu le 15 décembre 1859 et, le 20 mai 1860, l'effectif de la flotte française en Chine est complet.

Ce sont 81 navires militaires flanqués de 83 navires de transport qui se joignent désormais aux 87 navires militaires anglais et leurs 135 navires de commerce d'accompagnement pour former une gigantesque armada. Les premières opérations sont menées dès début juin, notamment pour disperser des rebelles Taipings dans la région de Shanghai et mettre fin à leurs exactions. Élie de Vassoigne exerce alors le commandement d'un détachement anglais au pont de Sou-Tcheou.

En août, au lieu d'attaquer directement les forts de Peï-Ho, aussi appelés fort Takou, où les alliés avaient essuyé leur défaite de juin 1859, ils décidèrent de débarquer plus au nord à Peh-Tang et de prendre la place par voie terrestre. Une première série d'opérations permit la prise des forts de Peh-Tang. Puis ce fut un déplacement long et difficile dans une plaine couverte d'eau et de vase où la troupe s'enfonçait jusqu'aux genoux. Après une première tentative le 12 août, les attaques contre les forts de Peï-Ho sont repris à compter du 19 août. Le 21, le colonel Élie de Vassoigne est à la tête du 1er bataillon d'infanterie de marine contre un de ces forts qu'il investit en forçant une poterne près du fleuve. Une deuxième colonne avait franchit les remparts opposés et l'ennemi pris entre deux feux rendit les armes.

Tous les forts de Peï-ho étaient tombés. Des pourparlers sont entamés sans résultats. Le 9 septembre, le corps franco-britannique avance vers Pékin. Tientsin tombe à son tour deux

jours plus tard. Le ministre chinois de la guerre demande alors la tenue d'une conférence à Tong-Tchéou (Tongzhou). La commission franco-anglaise qui y est envoyée, tombe dans une embuscade. Le corps expéditionnaire reprend sa marche en avant. C'est une première victoire importante le 18 septembre à Tchang-Kia-Ouang, puis une seconde le 21 au fameux pont de Palikao. L'armée chinoise se replie dans un camp à 18 km au nord de Pékin.



Forts de Peï-Ho après la bataille en 1860 - Panorama à partir de photos originales sur papier albuminé prises par l'anglo-italien Felice Beato

Le 6 octobre le camp chinois est attaqué à son tour. Puis à partir du 7 octobre c'est le sac du Palais d'été, et son incendie ordonné par Lord Elgin pour tirer vengeance des cruautés infligés contre les prisonniers européens. Ce sera là l'épisode le moins glorieux de l'histoire du corps expéditionnaire en Chine.

Le 28 octobre le traité de paix est signé.

Le 7 novembre 1860 Élie de Vassoigne est promu général de brigade.



Le 1er septembre 1858, l'amiral Rigault de Genouilly fort de l'assurance donnée par le père Pellerin, l'un des promoteurs de la conquête de l'Annam, que 600 000 convertis catholiques l'attendent pour le rejoindre à Tourane (Da Nang), avait déplacé ses 14 navires avec 3 000 soldats franco-espagnols de la Chine jusqu'à la côte du Viet-nam. Ce ne furent alors que des déconvenues. Non seulement aucun adepte catholique ne se présenta pour coopérer, mais certains d'entre eux se retrouvaient dans la résistance locale. De Genouilly découvrait également que la rivière de Hué n'était en aucun cas accessible à ses navires. En outre une épidémie de maladies tropicales menaçait de décimer ses troupes. La stratégie du maréchal Nguyen Tri Phuong était alors le harcèlement des Français et d'éviter tout choc frontal avec eux. L'opération était rapidement devenu un borborygme et, pendant quelques mois, l'amiral mena une guerre insaisissable, incapable d'étendre son contrôle sur les campagnes. On était loin de la promenade idyllique peinte par l'audacieux Pellerin.

De guerre lasse, l'amiral de Genouilly leva l'ancre en direction de la Cochinchine. Le 17 février 1859, il s'empara de la ville déserte de Saigon. Puis, après avoir rasé la citadelle de Gia Dinh il retourna à Tourane où il parvint enfin à briser la résistance de son adversaire, le maréchal Nguyen Tri Phuong. Mais en avril 1859, de Genouilly dut transférer son commandement à l'amiral Page.

En février 1860, ce dernier dut détourner la quasi-totalité de ses forces pour renforcer le contingent de l'amiral Charner en Chine. C'est alors que l'amiral Page est brusquement rappelé par le ministre de la marine Chasseloup-Laubat qui n'avait pas apprécié les négociations qu'il avait menées à son initiative avec Hué. En avril 1860, le commandement revenait à un capitaine de vaisseau nommé d'Aries avec seulement une garnison de 1 000 hommes.

C'est alors que l'Empereur Tu Duc envoie Nguyen Tri Phuong à Saigon avec 10 000 hommes fraîchement débarqués. Face à la supériorité numérique des Vietnamiens, d'Aries doit mener une bataille perdue d'avance. Il demande de l'aide.

La fin des opérations en Chine permet au vice-amiral Charner de voler au secours de d'Aries avec les 70 navires de guerre de la flotte d'Extrême-Orient et 3 500 soldats franco-espagnols sous les ordres du général Élie de Vassoigne nouvellement promu. Il quitte Shanghai le 28 janvier à bord de La Gironde.



Général Élie Jean de Vassoigne

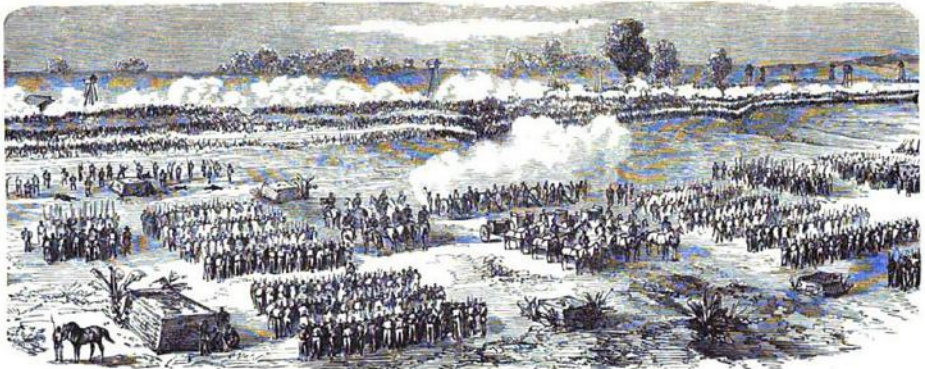


Vice amiral Léonard Charner



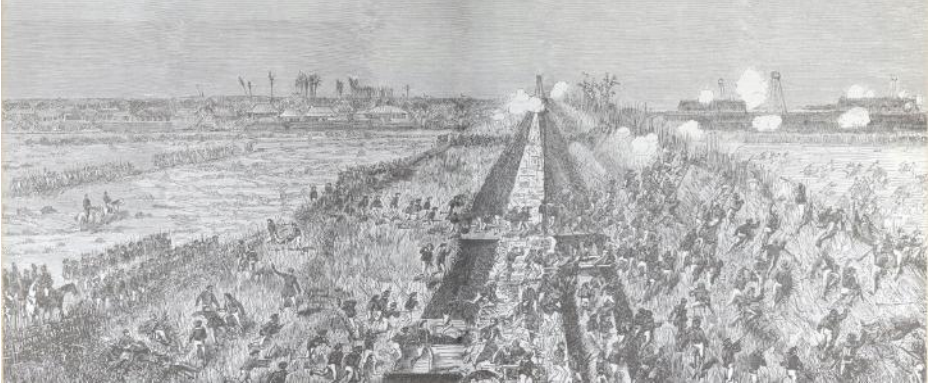
Colonel Don Carlos Palanca y Gutierrez

Le 24 février 1861, le général de Vassoigne est avec le vice-amiral Charner devant les grandes lignes de défense établies par les Annamites près de Saigon depuis la destruction de la forteresse de Gia Dinh deux ans auparavant. Après deux jours de résistance acharnée, le grand fort de Ky Hoa, leur base d'opération située à six kilomètres de Saigon, tombe aux mains des troupes franco-espagnoles.



Attaque des lignes de Ki-Hoa le 24 février 1860

Élie de Vassoigne y a montré qu'il est un véritable officier qui se bat. Il sait donner des coups, mais il en reçoit aussi.



Attaque des lignes de Ki-Hoa le 25 février 1860

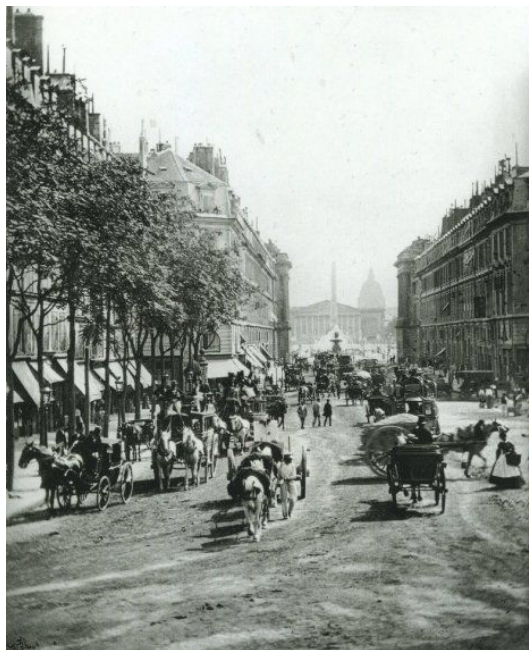
En effet, le 24, pris sous une pluie de projectiles, il est sérieusement blessé au cours des combats et peu après c'est son homologue espagnol, le colonel Palanca y Gutierrez qui est blessé à son tour aux jambes. Pour Élie de Vassoigne, c'est une balle de gros calibre d'un biscaïen, fusil de rempart, qui lui a transpercé le bras gauche et l'a blessé profondément au côté en atteignant le poumon. Il est éloigné du champ de bataille, puis évacué vers l'hôpital de Cho-Quan. Dans un premier temps l'état du général de Vassoigne n'inspire heureusement pas d'inquiétudes et, en quelques semaines, il semble remis sur pied. Il est vu avec le vice amiral Charner le 14 avril, date de l'occupation de Mytho par les forces françaises et espagnoles réunies. Mais en août, la décision est prise de le rapatrier malgré tout car il doit bénéficier de soins indispensables aux suites de sa blessure.



Il est de retour en métropole le 21 septembre à bord de la frégate à vapeur Le Gomer.



Le Gomer - Esquisse d'Édouard Pingret - Musée du Louvre



Élie de Vassoigne est affecté au Ministère de la Marine et des Colonies, rue Royale à Paris, comme Inspecteur général adjoint de l'Infanterie de la Marine et des Colonies auprès de l'Inspecteur général Barollet de Puligny.

La rue Royale à Paris vue depuis l'église de La Madeleine -
Photo de 1860

La rue Portalis

(la réussite et le bonheur)



"*RAOUL*

Avez-vous déjà fait le voyage des Indes, Bertaud ?..

PAUL

Une fois... C'est un pays assez joli...

MAURICE, riant

Assez joli ?.. Ah ! ah ! ah !.. on dirait que tu parles de Montmartre.

PAUL

Ah ! Messieurs, Montmartre, c'est Paris, et Paris.. c'est le plaisir."

(extrait de La Petite Pologne, drame en cinq actes d'Auguste Anicet Bourgeois et Armand Durantin présenté la première fois le 29 juin 1860)

Pour sa première affectation à Paris, Élie de Vassoigne découvre une ville en plein travaux. Le baron Haussmann y était à l'oeuvre depuis 1853. Les gares devenaient les nouvelles portes de Paris et celles-ci nécessitaient de grands dégagement tels des « voies romaines ». L'ancienne croisée historique de la ville entre les rues Saint-Denis et Saint-Jacques avec les rues Saint-Honoré

et Saint-Antoine qui avait constituée l'ossature du développement de Paris, était remplacée par une nouvelle croisée entre le boulevard de Strasbourg et la rue de Rivoli. Outre le fait de faciliter la circulation générale, il fallait aussi atteindre les quartiers les plus distants et faciliter partout le maintien de l'ordre. « C'était l'éventrement du vieux Paris, du quartier des émeutes, des barricades » écrira le baron Haussmann dans ses mémoires. Mais il n'y avait pas seulement la hantise de l'émeute dans la transformation de Paris. Le développement de la capitale comptait beaucoup avec la question des Halles, des espaces libres à créer et du réseau d'assainissement et d'adduction à enterrer. L'embellissement était aussi au coeur du projet avec les plus belles perspectives possibles à créer.

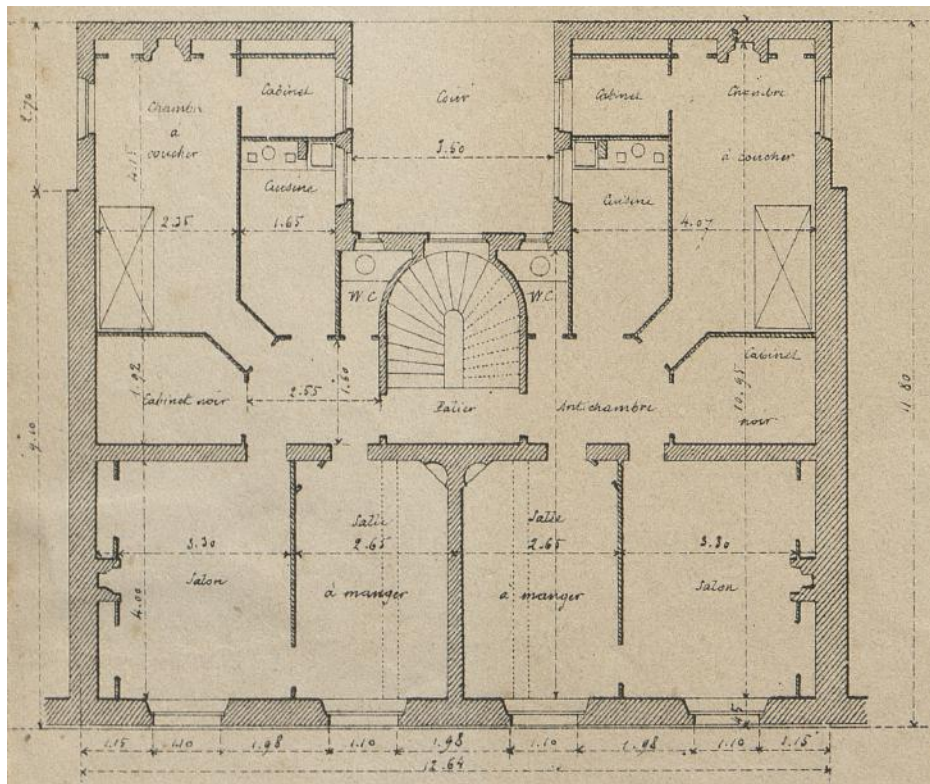


Extrait du panorama de Paris - vers 1865

Photographie de Charles Soulier prise depuis la tour St-Jacques

Pour sa première affectation à Paris, Élie de Vassoigne a fait le choix de s'installer avec sa épouse Louise dans un appartement situé rue Moncey au numéro 15 bis.

Située dans le quartier Saint-Georges du 9e arrondissement de Paris, la rue Moncey était une rue récente, car elle avait été percée en 1841, sur ordonnance royale et sous le nom de rue Laperche, pour relier la rue Blanche à la rue de Clichy. L'immeuble au 15 bis avait été lui construit en 1860 et il comportait 6 étages. C'était donc un appartement récent, moderne et « bourgeois » où s'installent Élie et Louise à 25 minutes à pied du Ministère de la Marine et des Colonies.



Plan type d'un appartement de la rue Moncey (au n° 18) -
Bibliothèque Historique de la Ville de Paris

Élie de Vassoigne appartenait à son siècle et suivait son évolution. Le corps des officiers avait abandonné ses vieilles habitudes de simplicité militaire et de pauvreté. Tous les officiers, et en particulier ceux qui résidaient à Paris, baignaient dans cette atmosphère bourgeoise qui avait caractérisé le règne de Louis-Philippe 1er et qui se poursuivait sous le second Empire. Ils cédaient tous, dans une mesure toujours croissante, aux besoins de bien-être et de confort qui prévalaient alors dans le pays. De plus, les fonctions d'inspecteur général adjoint d'Élie de Vassoigne le contraignait à des absences prolongées qui l'éloignaient de Paris. Aussi, il souhaitait que son épouse Louise dont la santé était très fragile, puisse bénéficier des meilleures conditions de vie possibles. D'ailleurs, ensemble ils se rendaient souvent, comme beaucoup de Parisiens, à Montmorency pour qu'elle y profite de son air pur. Montmorency était une petite ville à la campagne très courue par les citadins qui pouvaient y accéder par le train depuis la gare du Nord. Ceux-ci y appréciaient les vues superbes, les promenades, les richesses du terroir et la forêt. La ville s'était organisée autour des loisirs. Sur la place du marché, des loueuses proposaient des ânes et des chevaux pour les promeneurs. Le café Bertelli avait une salle de spectacle de 250 places. L'hôtel-restaurant du *Cheval-blanc*, le pâtissier-restaurateur du *Veau qui tête*, le restaurant du *Chalet-de-l'Ermitage* et celui des *Trois-Mousquetaires* régalaient leurs clients. Des bals et une fête patronale enchaînaient valse et quadrilles. Des fontaines, des bains et des cabinets de lecture complétaient l'offre. En un demi-siècle, la ville avait attiré les notabilités de Paris qui y achetaient une villégiature. Parmi eux, il y avait un dramaturge qui contribuera au cours de sa vie à l'écriture de plus de 200 pièces de théâtre et qui fit ainsi sa fortune. Il avait acheté une maison de campagne au 9 bis de la rue Grétry et il s'appelait Auguste Anicet-Bourgeois.

L'année 1864 fut une année douloureuse pour le général Élie de Vassoigne. Son épouse Louise meurt à Montmorency le 14 juin et sa mère Joséphine un mois plus tard le 6 juillet à Rivière-Salée. Il va alors quitter l'appartement de la rue Moncey, sans doute trop chargé de ses souvenirs avec Louise, pour aller s'installer au 44, boulevard Haussmann, situé derrière l'opéra Garnier dont la construction avait démarré 3 ans plus tôt. Ce boulevard qui mettait en relation le centre de Paris avec l'ouest parisien où les Champs-Élysées étaient devenus le cœur de la haute société, était une de ces grandes avenues rectilignes, vitrines du second Empire, avec ses cafés « à vingt-quatre billards » et ses magasins de nouveautés. La convergence des boulevards cosmopolites et mondains vers le quartier du futur opéra était devenu le point où la circulation parisienne était la plus intense et la vie la plus animée. Il allait aussi devenir le quartier le plus élégant.



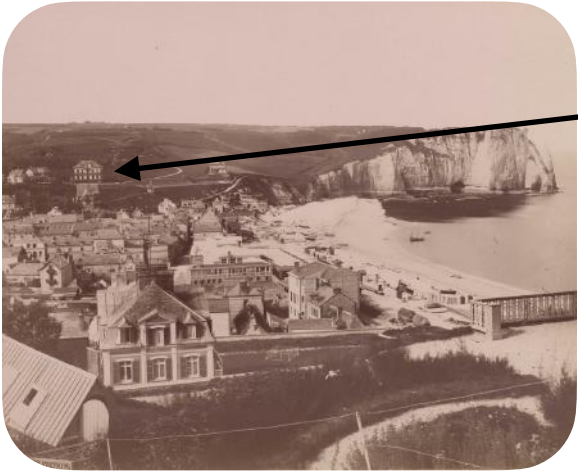
Perspective sur le boulevard Haussmann vue depuis le carrefour avec le boulevard des Italiens (à gauche) et la rue Drouot (à droite) - gravure de Fortuné Méaulle - Musée Carnavalet



Anaïs de Vassoigne, née Anicet-Bourgeois - Collection privée

Après deux années de veuvage, Élie de Vassoigne épouse Anaïs Anicet-Bourgeois. C'est une jeune femme de 30 ans qu'il attend devant l'autel de la très belle église St Eugène ce 8 février 1866, mais c'est aussi une famille qui accueille Élie. Son beau-père Auguste est un homme sympathique qui n'a que 5 ans de plus que lui et avec lequel il va se lier d'une très solide et tendre amitié. Il en sera de même avec sa belle-mère, Mélanie, qui a 4 ans de moins que lui et à qui il témoigne aussi beaucoup d'affection. Anaïs est leur fille unique. La famille Anicet-Bourgeois vit au 37 de la rue de Trévisse et, outre leur maison de campagne à Montmorency, elle possède également une villa à

Étretat, « La Sonnette du Diable », du nom d'une pièce d'Auguste Anicet-Bourgeois jouée la première fois au Théâtre de la Gaitée à Paris le 18 septembre 1849 et qui connut un grand succès.



Villa de Vassoigne à Étretat

Élie de Vassoigne tombe sous le charme d'Étretat et de son bord de mer. Une opportunité se présente avec la belle propriété à vendre du comte Armand Alexis de Montault, située près des falaises d'Aval, et qui domine le village et la mer. Il l'achète. Étretat est alors un gros village de 1700 habitants dont la réputation a été lancée en particulier par l'auteur Alphonse Karr à partir de 1836 et qui a succombé à la mode des bains de mer à partir de 1843. Ses premiers investisseurs étaient des musiciens de l'Opéra de Paris. A la suite des musiciens, la station est devenue un lieu de villégiature apprécié des gens des arts et des lettres. Quatre établissements de bain se partageaient la plage. Le plus recherché était le bain Mathurin-Lemonnier. Les bains s'y déroulaient de 8 à 11 heures et à partir de 15 heures la plage devenait un « lieu de bavardage » où l'on disait « le galet très indiscret ». Enfin, un casino avait été ouvert en 1852 près de la plage sous l'égide de la société des *Bains de mer d'Étretat* pour divertir les résidents et vacanciers.

Auparavant difficile d'accès, Étretat se trouve désenclavé par l'ouverture des routes de Fécamp en 1845 et du Havre en 1852, et s'il n'y a pas encore de raccordement ferré (il faudra attendre 1895), un service de voitures à cheval permettait de prendre le train de Paris en gares des Ifs, de Beuzeville ou de Fécamp. Il fallait donc 8 heures pour rejoindre Paris.



A Paris, le jeune couple de Vassoigne s'était installé au n°1 de la rue Blanche dans le 9e arrondissement et le général Élie de Vassoigne avait repris ses missions d'inspection. Grâce à ces dernières, la nouvelle épouse va pouvoir refaire en partie le parcours passé de son mari. En effet, en 1866, elle le suit en inspection aux Antilles, en Guyane et au Sénégal et, en 1867, ils feront ensemble l'océan Indien, la Cochinchine et la Nouvelle Calédonie.

Entre-temps était né le 2 février 1867 leur premier enfant, un fils prénommé Anicet Maurice Élie. Le général de Vassoigne est fou de joie. Cet enfant devient le centre de sa vie. L'appartement est soudain trop petit pour loger une famille, mais également en regard des obligations liées à sa charge. Élie, Anaïs et Anicet vont alors s'installer dans un secteur qui vient d'être totalement rénové, l'ancien quartier de la Petite-Pologne. Ils suivaient ce mouvement de notables qui, au fur et à mesure de l'avancée des travaux parisiens, quittaient alors le 9e arrondissement pour le nord-ouest haussmannien plus moderne et confortable.

A Paris la fièvre des démolitions, des terrassements et des percements de grands axes ne retombait pas. En particulier, à la croisée des grands boulevards Haussmann et Malesherbes, le préfet Haussmann avait décidé de remodeler tout le quartier. Cette croisée appelait à un bâtiment grandiose et ce fut l'église Saint-Augustin. Le préfet Haussmann entendait en effet que soit

édifiée une église « monumentale » au centre du quartier, dans l'axe du boulevard Malesherbes. Il en confia la réalisation à son ancien condisciple du lycée Henri IV, Victor Baltard, protestant comme lui, architecte prestigieux, membre de l'Institut et constructeur des Halles de Paris en charpente métallique. Baltard souhaitait en outre que ce monument soit un témoignage de sa foi et le couronnement de sa carrière. Mais, avant cela, le percement du boulevard Malesherbes qui devait aller de la Madeleine à la porte d'Asnières, soit 2700 mètres, avait nécessité l'enlèvement sur son parcours de plus de 400 000 mètres cubes de déblais et avait entraîné la disparition de la Petite-Pologne. C'était à l'origine un faubourg populaire fait de vieilles maisons, de petits commerces et d'ateliers d'artisans, il avait aussi acquis une réputation fort malfamée. Il était donc peu à peu remplacé par un quartier aéré fait de rues rectilignes et de logements que la bonne société allait rapidement occuper.



Partie de la Petite-Pologne en 1860 - gravure de A. P. Martial
Département des estampes - BNF



Élie et Anaïs firent leur choix sur le n°12 de la rue Portalis. Cette rue porte le nom de ce grand jurisconsulte du siècle des Lumières qui échappa de peu à la guillotine, qui fut un des quatre rédacteurs du Code civil et qui eut droit à des funérailles au Panthéon en 1807. Dans la rue Portalis, les ouvriers, petits artisans et commerçants de la Petite-Pologne ont été remplacés par des professions libérales, des postes de haut niveau et beaucoup de rentiers. La seule entreprise qui va y subsister est celle de la chaudronnerie Maurette et Cuvelier, spécialisée dans les batteries de cuisine. Dans sa rue s'installeront également quelques noms célèbres comme la chanteuse Yvette Guilbert au n°2, le baron Seillière au n°10 ou l'auteur dramatique Paul Ferrier au n°15.



Vue de la rue Portalis à la fin du 19e siècle

Pour Élie de Vassoigne cet appartement spacieux et adapté à sa charge, est parfaitement situé entre son lieu de travail au Ministère, la gare Saint Lazare pour Étretat et le parc Monceau où il aime se détendre après le travail. Tout est en place pour être enfin heureux. Et comme un bonheur ne vient jamais seul, il est nommé Inspecteur général des Troupes de Marine en titre et général de division le 23 décembre 1868.



Les occupations militaires du général de Vassoigne à Paris, lorsqu'il n'était pas éloigné par des campagnes ou de lointaines inspections aux colonies, lui laissaient une large part de temps libre. Il consacrait celui-ci à une vie tantôt mondaine et plus souvent fort simple ainsi qu'à la vie familiale.

Les mondanités étaient de rigueur et il ne pouvait s'en dispenser car elles faisaient partie des obligations du service. Mais il les appréciait peu et il se réjouissait lorsqu'il pouvait échapper à certains dîners officiels. Dans le Paris du second Empire, il y avait même une saison mondaine allant de février à juin, car après c'était l'été propice aux voyages ou au séjour dans les stations balnéaires à la mode, puis venaient l'automne et la saison de la chasse où l'aristocratie redevenait des châtelains de province en retournant à la propriété familiale. Pour Élie de Vassoigne, il n'y avait pas de château en province, mais une belle villa d'Étretat où il aspirait y passer le plus de temps possible. Sa vie se partageait donc entre Étretat et Paris.

La ville d'Étretat était moins démonstrative que Deauville, Vichy ou Biarritz, véritables annexes provinciales du Paris impérial, où voulaient briller les grandes personnalités des mondes politique, diplomatique et économique. Pour sa part, Élie de Vassoigne préférait à ces grandes stations, cette vie normande

qu'offrait Étretat, enfouie au milieu de la verdure et des fleurs avec la mer encadrée de falaises pour horizon.

A Paris comme à Étretat, Élie de Vassoigne entretenait des réseaux de relations. Il y avait un premier cercle intime, celui de sa cellule familiale avec sa femme, ses beaux-parents et ses quatre enfants : Anicet (1867), Jean (1872), Caroline (1874) et André (1876). Il y avait ensuite la famille proche : ses frères Jules, Polytechnicien et artilleur avec lequel il est souvent confondu du fait de leur grande ressemblance, et René, le capitaine de frégate, (le quatrième frère Jean, Saint-Cyrien et chef de bataillon au 1er de marine était mort en 1852), ses neveux Paul et Élie Chanu, ses cousins et cousines de la branche charentaise des de Vassoigne et de Roffignac. Il y avait aussi un cercle de fidèles totalement dévoués à sa personne comme l'administrateur Léopold Le Borgne, son aide de camp Edmond Bichot ou l'écrivain Adolphe Belot. Il y avait aussi le « cercle des Antillais » dont faisaient également partie Le Borgne et Belot, et où on retrouvait les grandes familles parisiennes issues des Grandes Antilles comme les du Dognon ou les du Cambefort, et enfin il y avait le « cercle des Étretatais » comme les parents de Guy de Maupassant ou la famille rémoise du négociant en champagne Goulet.

Si Élie de Vassoigne était fidèle dans ses relations, il était aussi intransigeant sur la confiance réciproque qu'il en exigeait. Sans cela, il se montrait particulièrement impitoyable avec ceux qui la trahissaient. Son aide de camp, le capitaine Louis Hodebourg-Desbrosses, pourtant martiniquais comme lui, le maire d'Étretat Charles Henri Mottet ou le commandant Arsène Lambert en firent les frais. De même il n'était pas dupe que son poste dans un ministère pouvait influencer sur ses réseaux familiaux et d'amitiés car il pouvait faire usage au profit de chacun de son pouvoir de protection ou de favoritisme. Mais les mœurs d'Élie étaient régies par l'honneur, il refusait tout clientélisme, il ne croyait qu'au mérite et il observait avec un certain mépris ceux qui avançaient sans leurs propres talents.



Anaïs et ses trois premiers enfants avec Mélanie, sa mère en 1874

Élie de Vassoigne entretenait une vaste correspondance ce qui lui prenait quotidiennement beaucoup de temps. Il appréciait aussi les parties de Whist et la lecture de romans. Au milieu des curiosités et bibelots qu'il avait ramené de ses campagnes et des tableaux acquis auprès d'artistes à Étretat, sa bibliothèque était bien garnie en livres. Bien évidemment avec un beau-père comme le sien, il était aussi devenu féru de théâtre. Mais il avait aussi des plaisirs simples comme discuter avec le voisinage, assis sur une chaise dans le parc Monceau ou jouer avec ses enfants. D'ailleurs il se moquait bien du qu'en-dira-t-on lorsqu'il s'attendrissait trop sur ces derniers.

Enfin, s'il appréciait un bon vin et du champagne, sa grande gourmandise restait le café. C'était là son héritage martiniquais qu'il prenait dès le saut du lit.

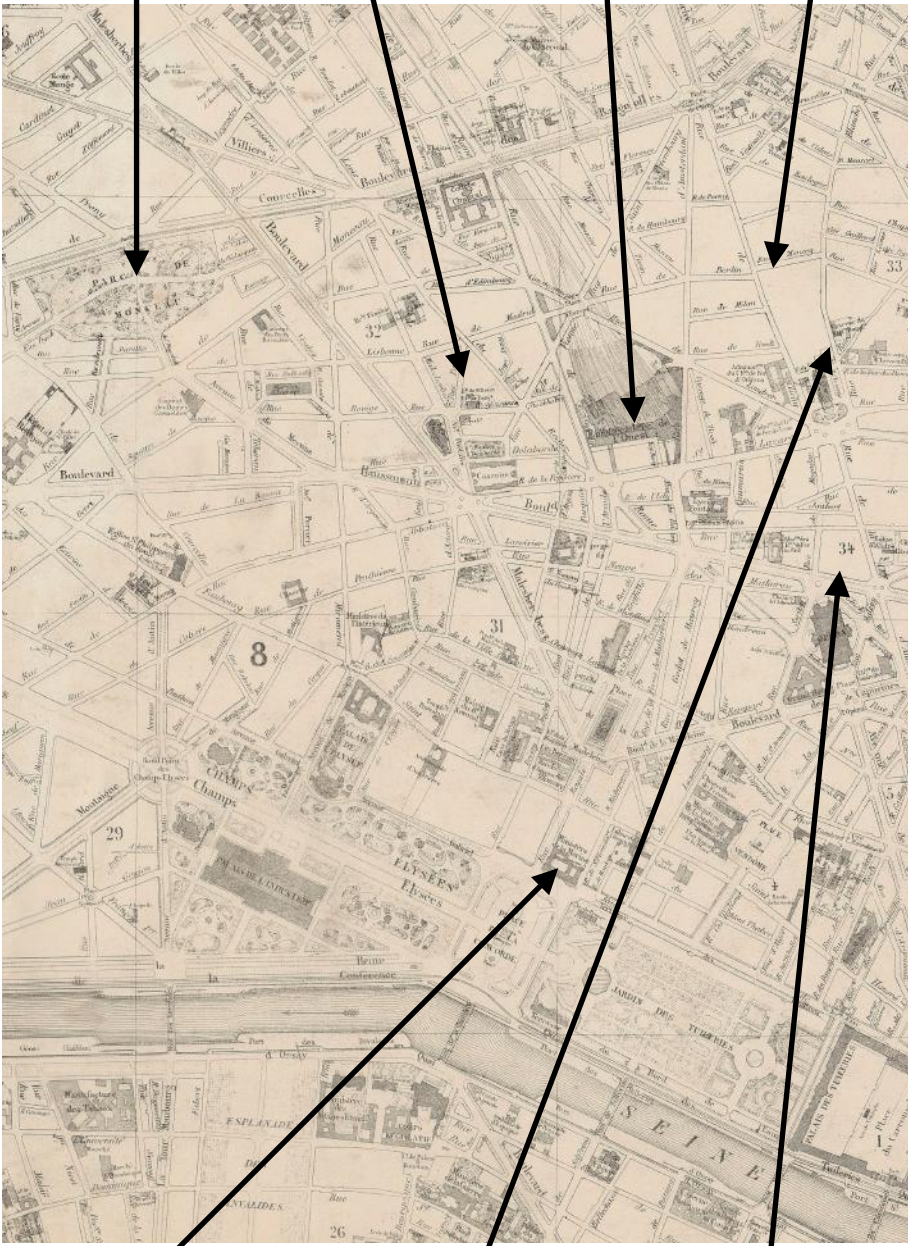
Ainsi était le général de Vassoigne. A sa religion de l'honneur, il avait allié le culte d'une réussite, sans doute celle que rêvait ce petit garçon qui courait pieds nus au milieu des champs de canne de son île : laisser dans l'Histoire le nom confié par son père.

Parc Monceau

12, rue Portalis

Gare Saint-Lazare

15 bis, rue Moncey



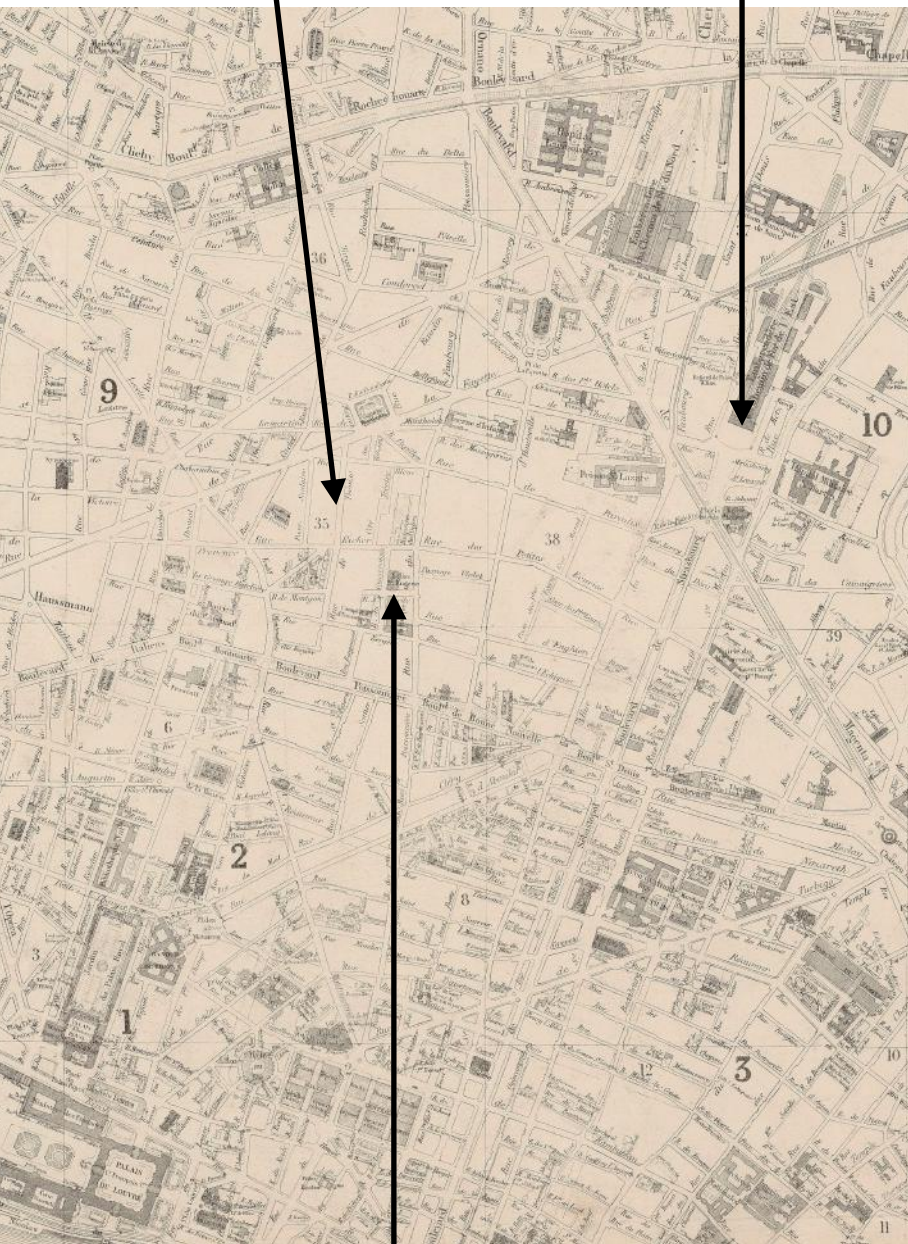
Hôtel de la Marine

1, rue Blanche

44, Bd Haussmann

37, rue de Trévis

Gare de Strasbourg



Eglise St Eugène

Épilogue

Le 13 août 1870 au petit matin, deux silhouettes franchissaient le porche du 12, rue Portalis et s'engouffraient dans une voiture de remise où les attendait déjà un autre passager. Le groom aida son cocher à charger les derniers bagages qui encombraient toujours le trottoir. Quelques instants plus tôt, à l'étage, un enfant de trois ans versait de chaudes larmes au moment où sa nanny anglaise le retirait des bras de son papa. Ce dernier, sanglé dans l'uniforme d'un général de division, faisait son possible pour cacher son émotion. Lorsque la porte se referma sur ses parents, « Baby », ainsi qu'ils l'appelaient tendrement, sanglota de plus belle alors que « Miss » tentait vainement de le consoler. Sous le claquement sec du fouet du cocher, le cheval s'ébroua et l'attelage démarra. La voiture descendit la rue Portalis, tourna à gauche à hauteur de l'église Saint-Augustin. Puis elle s'engouffra dans les boulevards jusqu'à la gare de Strasbourg. A l'arrivée, dans la cohue des troupes qui embarquaient dans les trains, des Parisiens qui les ovationnaient et des badauds qui les observaient, Élie, sa femme Anaïs et son beau-père Auguste, en descendant de voiture, tentèrent de rester dignes et fermes car aucun d'eux ne voulait laisser couler les larmes qui débordaient déjà de leurs cœurs. Seules leurs voix les trahissaient. Puis vint la séparation. Le général de Vassoigne partait écrire la page de gloire de Bazeilles. Mais, dans le train, sa plume écrivait déjà une première lettre à Anaïs, lui disant sa fierté de l'avoir vue aussi « *forte et courageuse* » comme « *la digne femme d'un soldat qui va là où le devoir l'appelle.* » Il lui recommandait aussi de faire de leur cher enfant « *un homme de cœur et de bien. Ce métier est difficile, il a besoin d'être appris de bonne heure* » et il mit en conclusion « *donne lui mille baisers, parle lui souvent de son petit papa qui l'aime.* » ... c'était là l'au-revoir d'un Marsouin.